



« L'avoir à nos côtés a été pour moi une véritable source de force », confie Luciano Benetton, le fondateur du groupe éponyme, à propos du photographe, récemment décédé, qui a permis à Benetton de devenir une marque de renommée mondiale.

la Repubblica

ENTRETIEN
WALTER GALBIATI

Lors de notre première rencontre, nous étions comme deux univers étrangers. Pourtant, nous avons fini par travailler ensemble pendant plus de vingt ans. Ils s'étaient promis de se revoir dès que possible : Luciano Benetton, fondateur du célèbre groupe éponyme, et Oliviero Toscani, photographe spécialisé dans l'art du scandale, qui a permis à Benetton de devenir une marque de renommée mondiale. Toscani est décédé le 13 janvier dernier, à un mois de ses 83 ans.

« Ces années ont été les meilleures grâce à lui », raconte aujourd'hui Luciano Benetton, en se remémorant les nombreux souvenirs d'une relation de travail et d'amitié qui a révolutionné le monde de la publicité.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Par l'entremise d'un ami commun, Elio Fiorucci. Nous nous retrouvions souvent pour parler mode et publicité. A l'époque, Elio m'avait dit : « C'est le seul qui pourra te satisfaire pleinement. » C'était au début des années 80.

Quel souvenir gardez-vous de cette rencontre ?

Ça a été la rencontre de deux univers étrangers. A l'époque, nous travaillions avec des agences de publicité et mettions sur pied des campagnes différentes pour chaque pays. Cette rencontre a été un grand bouleversement. A partir de là, nous avons décidé de nous concentrer sur des thématiques sociales et contemporaines, parfois sans aucun lien avec le produit. Notre message est devenu universel.

Ensemble, vous avez révolutionné le monde de la communication.

Nous avons pris un grand risque. Lui était le cerveau créatif, et moi, je représentais l'entreprise, dont l'objectif était



Oliviero Toscani (à gauche) et Luciano Benetton en mars 2000. « L'idée était de se revoir dès qu'il serait en meilleure forme... », confie aujourd'hui l'homme d'affaires.

© ANTONIA CESAREO/SIPA

« Avec Oliviero Toscani, le message de Benetton est devenu universel »

d'obtenir de bons résultats en réalisant de bons investissements, même dans des situations qui n'étaient pas faciles. A l'époque, les critiques s'en donnaient à cœur joie : « Quel est le rapport entre les vêtements et le sida ? », me lançait-on souvent. Mais je me suis rendu compte que si je peinais à me souvenir d'anciennes campagnes publicitaires d'entreprises pourtant célèbres, je n'aurais, même dix ans plus tard, aucun mal à me souvenir de celles d'Oliviero.

Beaucoup de ses campagnes ont fait scandale. Comment le viviez-vous ?

Les critiques étaient justifiées, mais il trouvait toujours les mots pour les faire taire. Comme avec la photo du célèbre baiser : il ne s'agit pas réellement d'un prêtre et d'une religieuse, rétorquait-il, mais de deux jeunes de Fabrica portant l'habit.

Ne vous êtes-vous jamais senti mal à l'aise face à ses provocations ?

Un peu, si, et j'ai du respect pour la critique. Nous essayions de noyer le poisson, en affirmant que nous n'y avions même pas pensé. Nous faisons preuve de curiosité et de respect pour tout, et ne voulions offenser personne.

Lui avez-vous déjà refusé une proposition ?

Il avait toujours deux ou trois solutions à me proposer. C'était notre accord. Je ne dis pas que je le freinais, mais mon

rôle était de veiller à prendre le moins de risques possible. Au final, j'ai eu de la chance, car il ne m'a jamais rien proposé d'inapproprié.

En 1993, il est tout de même parvenu à vous faire poser nu. Comment vous a-t-il convaincu ?

Ça a été un choc pour moi. Au départ, je lui ai dit : « Non, mais tu es fou ? Montre-moi la deuxième option. » Puis, il a fini par me convaincre, et cette idée-là aussi a fonctionné.

Toscani disait que vous partagiez une vision. Laquelle ?

Celle de promouvoir de nouvelles idées, même les plus controversées.

Quel est le meilleur souvenir que vous gardez de lui ?

Il était infatigable. Pendant de nombreuses années, il passait jusqu'à quatre jours par semaine à Trévise : son travail, Fabrica, ses modèles, c'était toute sa vie. Sans avoir besoin de trop en parler, nous savions que nous étions en train de donner vie à nos rêves. Il n'en existe pas deux comme lui, même si certains collègues plus jeunes ont compris l'essence de sa philosophie. C'était un optimiste, il avait toujours une idée d'avance.

Il vous considérait comme un véritable ami.

Et c'est ce qu'il était également pour moi. Un ami très drôle, avec lequel j'ai ri, voyagé et partagé beaucoup de choses.

Même en dehors du travail ? Il paraît que vous jouiez aux cartes.

A la *scopa all'asso* (il sourit, NDLR). Le soir, nous allions dîner dans les restaurants de certains de nos amis. Il a laissé un merveilleux souvenir à tout le monde.

Il détestait les managers. Est-il vrai qu'ils ont réussi à vous diviser par le passé ?

Ses campagnes n'étaient pas comprises par tout le monde, souvent même pas par les responsables de l'entreprise, ce qui explique son animosité à l'égard des managers. Mais dans l'esprit d'Oliviero, si l'on fait quelque chose qui plaît à tout le monde, cela devient banal.

Vous êtes-vous jamais disputés ?

Nos chemins se sont séparés en 2000, parce que je quittais l'entreprise, et nous nous sommes retrouvés lorsque je suis revenu à la tête de Benetton. Mais nous sommes toujours restés amis. Il est naturel de vouloir changer un peu d'air sur le plan professionnel.

Qu'a-t-il apporté à votre marque ?

Enormément de choses. Il était très attaché à notre marque et nous lui en avons toujours été très reconnaissants.

L'avoir à nos côtés a été pour moi une véritable source de force.

En soixante ans de carrière, il a utilisé la photographie pour dénoncer le racisme, la faim, l'anorexie, la guerre, la violence à l'égard des femmes, et bien d'autres choses encore. Sur quelle thématique auriez-vous aimé le voir travailler aujourd'hui ? Quelle campagne auriez-vous imaginée avec lui ?

Je n'ai pas envie de penser à ça. Je ne pense qu'à la douleur de son départ. J'ai perdu un ami qui va beaucoup me manquer. Du fait de sa maladie, il

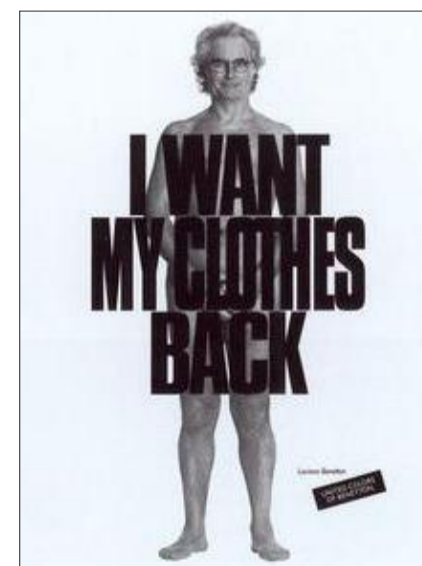
n'était plus le même qu'avant. Mais humainement, il est toujours resté le même.

Comment avez-vous vécu sa maladie ?

Ça n'a jamais été un sujet tabou entre nous. Il prenait la situation très au sérieux, mais se plaignait de ne plus arriver à marcher correctement, de ne plus pouvoir faire du vélo. Il était très triste, et je faisais de mon mieux pour lui changer les idées. Nous nous téléphonions souvent. Puis, les derniers mois ont été plus difficiles pour lui. Comme il répondait alors rarement au téléphone, nous nous écrivions. Je lui disais de ne pas s'inquiéter, qu'il y avait un temps pour toute chose.

Quelle est la dernière chose que vous vous êtes dite ?

L'idée était de se revoir dès qu'il serait en meilleure forme...



Luciano Benetton posant nu à l'instigation d'Oliviero Toscani.

© BENETTON GROUP



Le célèbre baiser imaginé par Oliviero Toscani. © BENETTON GROUP.